

RICHARD PAUL
EVANS

UNE ROUTE

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Simon

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE COFFRET DE NOËL, Flammarion, 1998.

LE MÉDAILLON, L'Archipel, 2000.

Jeunesse

LE CERCLE DES 17, Pocket Jeunesse, 2014.

DANS LES GRIFFES DE L'ENNEMI, Pocket Jeunesse, 2015.

BATAILLE NAVALE, Pocket Jeunesse, 2015.

À LA RECHERCHE DE JADE DRAGON, Pocket Jeunesse, 2016.

TORNADE DE FEU, Pocket Jeunesse, 2016.

LA CHUTE D'HADÈS, Pocket Jeunesse, 2017.

L'ULTIME ÉTINCELLE, Pocket Jeunesse, 2017.

Photographie de couverture : © Arnaud Montagard

Éditeur original :

Simon & Schuster, New York

The Broken Road © Richard Paul Evans, 2017

The Forgotten Road © Richard Paul Evans, 2018

The Road Home © Richard Paul Evans, 2019

Cette édition est publiée en accord avec
les agences Sterling Lord Literistic et Eliane Benisti

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16660-1

RICHARD PAUL EVANS

Une route

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Simon

ACTES SUD

À Jonathan Karp.

À Christine Pride. Tu l'as mérité.

À David Welch, un père remarquable.

PROLOGUE

Lorsque j'ai commencé à écrire cette histoire, je croyais savoir de quoi j'allais parler. Je me trompais. Dans ma vie d'écrivain j'ai appris qu'il y avait des histoires qui, comme des réalisations architecturales, sont dessinées, construites et meublées avec soin. Et qu'il y en a d'autres qui prennent leur propre chemin, que je suis condamné à suivre comme un skieur nautique agrippé à son manche derrière le bateau.

Cette histoire appartient à la deuxième catégorie. J'avais pour projet d'écrire sur l'identité américaine, ses mutations, son effacement peut-être. La métaphore parfaite de ce changement, c'était une route, une route mourante aux multiples noms – la Will Rogers Highway, Main Street America, la Route Mère – je veux parler de la célèbre Route 66.

Voilà ce sur quoi je *pensais* écrire. Mais la route que j'ai suivie m'a emmené vers quelque chose d'autre. *Quelqu'un* d'autre, pour être plus exact. J'étais presque au bout de mon voyage lorsque j'ai rencontré un homme mort.

Mais revenons à la Route 66. Je ne serais pas le premier écrivain à se pencher sur cette route de légende. Des centaines d'articles, peut-être même des milliers, ont été écrits sur la Route 66, et il n'est pas jusqu'aux plus grands, à l'instar de Steinbeck et Kerouac, qui n'aient apporté leur contribution.

Elle a également été célébrée en chanson et au cinéma. La série télé éponyme, *Route 66*, eut à son générique les plus grands acteurs, dont Burt Reynolds, William Shatner, Tuesday Weld, James Caan, Robert Redford et Ron Howard.

Quant à la chanson de Bobby Troup de 1946, *Get Your Kicks on Route 66*, elle a été reprise par une myriade d'interprètes, dont Nat King Cole, les Rolling Stones et Depeche Mode.

À l'apogée de sa gloire, la Route 66 était bien plus qu'une bande d'asphalte. Elle était le chemin qu'empruntaient les pionniers en route vers un monde d'opportunités, imaginaire ou non. C'était le rêve américain.

Mon voyage a débuté un vendredi après-midi, au début de l'automne. Je vivais à Chicago à l'époque, là où la route démarre. Mes recherches m'avaient appris que la route s'étendait sur près de quatre mille kilomètres, à quelques villes près, si bien qu'en quittant la maison, je prévoyais de couvrir quatre cents kilomètres en voiture chaque jour et de terminer mon périple en dix jours. Ce que j'ignorais, à ce moment-là, c'est que la Route 66 ne se livre pas si facilement ; il faut la pourchasser, la traquer, quelquefois avec la ténacité d'un détective. Il y a deux raisons à cela.

D'abord, il n'y a pas une seule Route 66. À l'époque où elle était abondamment empruntée, des portions ont été modifiées à de multiples reprises.

Ensuite, des sections entières de la route originelle sont maintenant enfouies sous de nouvelles artères, des lotissements ou des zones d'activité. Les métropoles comme Chicago, Saint Louis ou Oklahoma City se sont développées, et avec elles des centaines de nouvelles rues ont fragmenté la route, la réduisant par endroits à l'état de mosaïque. On s'y perd quelquefois. Et quelquefois c'est carrément ridicule. À Albuquerque, Nouveau-Mexique, croyez-le si vous voulez, mais la route se croise elle-même et vous pouvez vous tenir au coin de la Route 66 et de la Route 66.

Même là où la route n'a pas eu à subir le développement urbain, dans des endroits isolés où plus personne ne va, la route a succombé, laissant la nature reprendre le dessus, et la végétation croît dans les fissures de l'asphalte.

La Route 66 traverse huit États – l'Illinois, le Missouri, le Kansas, l'Oklahoma, le Texas, le Nouveau-Mexique, l'Arizona et la Californie – et chacun d'entre eux l'entretient (ou non) à sa façon. La couleur de la signalisation varie – bleue, marron,

noire, blanche – et par endroits, certains États, fatigués de devoir constamment remplacer les panneaux subtilisés par des collectionneurs nostalgiques, se sont résolus à peindre le blason de la Route 66 directement sur l’asphalte.

Il m’a fallu deux semaines pour atteindre Needles, une ville située sur la frontière orientale de la Californie, à l’orée du désert Mojave – quatre jours de plus que ce que j’avais prévu pour le périple entier. À ce stade je ne me souciais plus des rigueurs du voyage. J’avais développé une forme d’affection pour la route, comme un photographe naturaliste traquant les derniers spécimens d’une espèce en voie de disparition. Mais je savais aussi que je touchais au but de mon voyage et que je n’avais toujours pas trouvé l’histoire que j’allais raconter.

Needles fut la première ville californienne que rencontrèrent les travailleurs agricoles qui fuyaient la famine du Dust Bowl* pour le supposé paradis californien. C’est en partie là que se situe l’action des *Raisins de la colère*.

Situé sur la bordure occidentale du désert Mojave, Needles, comme un peu plus au nord-ouest la vallée de la Mort, fait partie de ces endroits où s’établissent les records de température du pays. Certains jours, il y fait plus de cinquante degrés.

Je suppose que c’est pour ça que j’ai remarqué l’homme qui devait devenir mon histoire. La première fois que je l’ai vu, il était assis, seul, dans un des box du fameux Wagon Wheel Restaurant. À en juger par le gros paquetage couvert de poussière posé à côté de lui, il devait traverser cet enfer à pied. Il avait la peau sombre, sans que je puisse discerner à quelle ethnie il appartenait. Très bronzé, les cheveux ébouriffés et le visage pas rasé, mais beau en dépit de ça. Ou peut-être à cause de ça.

Ses vêtements étaient trempés de sueur. Le liquide salé avait tracé des myriades de lignes sur son maillot de corps, sous ses bras mais aussi sur sa poitrine et son ventre sculpté. Ce jour-là la

* Le “bassin de poussière”, nom donné à une région à cheval sur l’Oklahoma, le Kansas et le Texas, touchée dans les années 1930 par la sécheresse et une série de tempêtes de poussière qui provoquèrent une véritable catastrophe agricole. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

température atteignait 48 °C, assez pour mettre à rude épreuve la climatisation de ma voiture de location. Par curiosité, j'avais abaissé ma vitre juste avant d'arriver à Needles. J'ai eu l'impression de traverser un four à convection. J'avais du mal à imaginer comment on pouvait marcher par cette chaleur en portant quoi que ce soit. À part de l'eau.

Le Wagon Wheel Restaurant arborait une façade à l'ancienne, type Far West. À l'intérieur, derrière une boutique de souvenirs remplie de toute sorte d'objets à la gloire de la Route 66 (panneaux, horloges, sous-bocks, stylos, etc.), s'étendait une grande salle de restaurant, éclairée par des plafonniers en forme de roues de train ornés d'appliques en verre ambré.

La serveuse qui s'occupait de moi, une femme blonde au mascara épais, m'a conduit à un box sous un poster de Marilyn Monroe – la célèbre photo de la robe qui se soulève au-dessus d'une bouche d'aération dans *Sept ans de réflexion*.

Le restaurant était pour ainsi dire vide. À part la serveuse (et Marilyn Monroe), il n'y avait que le randonneur, qui était en train de nettoyer méticuleusement sa table avec une lingette antiseptique. Avec sa transpiration et son attirail croûté de poussière, il ne ressemblait pas à un germophobe.

Quand ma serveuse est revenue, j'ai commandé une limonade, du poulet frit et un bol de soupe de haricots blancs et jambon, j'ai sorti mon carnet et j'ai commencé à noter ce qui m'entourait.

La serveuse a apporté ma limonade et est retournée dans la cuisine. J'ai jeté un coup d'œil furtif à l'homme. Il avait fini de frotter sa table et avait disposé ses couverts selon une symétrie parfaite. Il lisait un livre.

Tout chez lui semblait déplacé. Il y avait dans son maintien une tenue qui ne cadrait pas avec ses vêtements ni avec sa situation. Une autre chose a retenu mon attention : son visage m'était familier.

Brusquement il a levé les yeux de son livre et nos regards se sont croisés. Il m'a fait un signe de la tête. J'étais gêné qu'il m'ait surpris en train de le dévisager.

“Il fait chaud, hein ? ai-je demandé.

— Oui.” Il est retourné à son livre.

J'ai répondu à quelques textos tout en finissant ma limonade. Quand la serveuse est venue remplir mon verre, je lui ai demandé où étaient les toilettes.

“Là-bas”, m'a-t-elle indiqué en pointant vers le fond de la salle.

À mon retour, l'homme avait une assiette devant lui – une côte de bœuf, de la purée et de la sauce. Il a levé les yeux vers moi et m'a demandé : “Vous ne seriez pas de Chicago ?”

Je l'ai regardé avec surprise. Sa voix, son intonation étaient plus douces que je ne m'y attendais. “Comment avez-vous deviné ?

— Votre accent. Je dirais que vous venez de l'Upper East Side.

— Oui, Lakeshore East. Vous êtes de Chicago vous aussi ?

— Oui.

— Quel coin ?

— Oak Park.”

Sa réponse me surprit. Comme tout le reste chez lui, son lieu d'origine ne cadrait pas. Oak Park est une petite ville huppée de la périphérie de Chicago. Je m'étais toujours dit qu'il devait y avoir quelque chose de spécial dans l'eau qui coulait là-bas, vu le nombre de personnalités – parfois tristement célèbres – que la ville avait vues naître : les écrivains Ernest Hemingway et Edgar Rice Burroughs, l'architecte Frank Lloyd Wright, dans le monde des affaires Ray Kroc, le fondateur de McDonald's, des stars de la télé et de la radio, mais aussi des criminels notoires comme les parrains de la mafia Joseph Aiuppa et Sam Giancana.

“C'est un chouette coin.” Voyant qu'il ne répondait rien, j'ajoutai : “Vous avez fait du chemin depuis Oak Park.”

Un étrange sourire se dessina sur ses lèvres et il me fit cette réponse énigmatique : “Plus encore que vous ne croyez.

— Ce n'est pas très raisonnable de marcher par cette chaleur.”

Il but une gorgée d'eau et dit : “Je n'ai pas trouvé le bouton du thermostat.

— Des gens s'arrêtent pour vous prendre en stop ?”

Il secoua la tête. “Je ne cherche pas à faire du stop. J'accepte de l'eau, quelquefois, mais jamais de stop.

— C'est un peu dangereux, non ?

— La vie *est* dangereuse.”

Une fois encore, son visage me sembla étrangement familier. “D'où êtes-vous parti ?

— Du début.

— Le début de quoi ?

— De la Route 66.

— Vous marchez depuis Chicago ?

— J’ai démarré sur Jackson Street, au niveau du Haricot.”

Le “Haricot” faisait référence au *Cloud Gate*, une sculpture installée dans le Millennium Park, dans le centre de Chicago. C’était de là que j’étais parti, moi aussi. “Vous avez marché tout du long ?

— Absolument.

— Pourquoi ?

— En voilà une bonne question, dit-il en éludant. Et vous ? Qu’est-ce qui vous amène à Needles ?

— J’écris un livre sur la Route 66. Je suis romancier.

— Et ça raconte quoi ?

— Je pensais que ce serait un roman nostalgique, sur les mutations de l’Amérique, quelque part entre *Voyage avec Charley** et Garrison Keillor**. Mais je ne suis plus très sûr de savoir où je vais.” Je le regardais, toujours aussi intrigué. “C’est quoi, votre histoire à vous ? Qu’est-ce qui pousse un homme à marcher quatre mille kilomètres ?

— À votre avis ?”

J’hésitai à répondre : “Honnêtement, au début je me suis dit que vous deviez être un peu *cinglé*.”

Il se mit à rire. “Vous ne seriez pas le premier à le penser.

— Mais puisque manifestement vous ne l’êtes pas, j’imagine que vous devez fuir quelque chose.

— Vous chauffez, répondit-il. C’est quoi votre nom ?

— Richard.

— Richard comment ?

— Richard Paul Evans, c’est mon nom de plume.

— J’ai entendu parler de vous. Vous écrivez des livres de Noël.

— Entre autres. Mon premier roman en était un.

* Récit du voyage que fit Steinbeck à travers les États-Unis avec son chien Charley (Actes Sud, “Babel”, 1987).

** Chroniqueur doux-amer des petites villes américaines, auteur notamment de *Cette petite ville oubliée par le temps* (Ramsay, 1987).

— C'est quoi votre genre ?

— Mes éditeurs eux-mêmes ont du mal à me ranger dans une catégorie. J'ai vu mes livres aux rayons littérature, inspiration, romance, religion... Et vous, vous vous appelez comment ?

— Charles." Il hésita un instant, puis ajouta : "Charles James.

— Vous partagez votre nom avec quelqu'un de célèbre.

— Quelqu'un que je devrais connaître ?

— J'espère pour vous que non.

— Pourquoi ça ?

— C'était un bonimenteur. Il a gagné des millions en vendant à des gens crédules des arnaques censées vous enrichir du jour au lendemain. Il a été tué dans ce crash d'O'Hare* l'année dernière. Le vol 227." Tout à coup je me suis rappelé que l'article mentionnait sa ville d'origine. "Il habitait Oak Park lui aussi. Vous avez dû le connaître ?

— C'est ce que je croyais", lâcha-t-il sans sourciller.

Pendant un moment nous nous sommes regardés sans rien dire. Et tout d'un coup, derrière la peau brûlée par le soleil, la barbe et les cheveux longs, j'ai reconnu mon interlocuteur. Je crois qu'il s'est aperçu que j'avais compris, parce qu'un léger sourire s'est dessiné sur ses lèvres. "Oui ?

— Vous êtes censé être mort.

— Charles James est bel et bien mort."

Je le fixai un long moment. "Racontez-moi votre histoire.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai envie de la partager ?"

Il reprit une gorgée d'eau et retourna à son repas comme s'il en avait terminé avec moi.

Je le regardai une minute, puis je lui dis : "Je crois que vous en avez envie.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Vous m'avez bien dit votre nom, non ?"

Il releva les yeux de son assiette et son sourire revint. "J'y ai songé. J'ai même commencé à écrire mon histoire. Je ne suis pas novice en écriture, j'ai publié trois livres. L'un d'eux a même été dans la liste des best-sellers du *New York Times* pendant quelques semaines.

* Aéroport international de Chicago.

— Je m'en souviens. Quelque chose comme *Devenir millionnaire*.

— Réveillez le millionnaire en vous, corrigea-t-il.

— Voilà. Donc vous êtes écrivain, comme moi.

— Pas tout à fait comme vous. Il y a une grosse différence entre nous. J'écris de la non-fiction, vous de la fiction. J'écris des vérités qui racontent des histoires. Vous écrivez des histoires qui racontent des vérités."

Je souris. "Vous avez commencé à écrire votre livre ?

— Deux fois. Mais ça n'allait pas. Je crois que je suis trop près de l'arbre pour voir la forêt. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Parfaitement.

— Il faut une certaine... sensibilité pour écrire une romance. Et au fond, c'est bien de ça dont il s'agit. Je n'en avais pas conscience quand j'ai commencé, mais aujourd'hui oui.

— Il y a un cœur brisé derrière la plupart des voyages. De Beowulf à Ulysse."

Il me considéra un moment puis dit : "Alors comme ça, vous pensez être le genre d'écrivain capable de raconter mon histoire ?

— Peut-être. Si ce n'était pas le cas, on le saurait rapidement."

Il secoua la tête. "Comme je vous ai dit, j'y ai longuement réfléchi. Si je me livrais à vous, ce serait à certaines conditions. Et je crois que vous ne les aimerez pas.

— Dites toujours.

— D'accord. Premièrement, personne ne doit voir le livre ni même savoir que je suis encore en vie tant que je ne vous le dis pas. Ça peut être un mois ; ça peut être dix ans. L'histoire n'est pas encore finie, et je ne suis pas sûr de savoir comment elle va se terminer. Si quelqu'un l'apprenait, ça pourrait tout ruiner.

— Je comprends."

Il parut un peu surpris. Il devait penser que son calendrier suffirait à me décourager. Il se trompait. Certaines histoires valent la peine d'attendre.

"Deuxièmement, vous écrivez l'histoire comme si c'était moi qui la racontais. À la première personne."

J'acquiesçai. "Je préfère écrire à la première personne.

— Troisièmement, vous m'accordez le bénéfice du doute.

— Que voulez-vous dire ?

— Il se pourrait que vous ne croyiez pas ce que je vous raconterai. À vrai dire, je suis à peu près sûr que ce sera le cas. Ça ne fait rien. Tant que vous croyez que, moi, je crois à ce que je raconte.

— Je crois que je peux faire ça.

— Et pour finir, vous racontez *toute* l'histoire. Y compris la mienne. Vous ne pouvez pas comprendre la fin si vous ne connaissez pas le début. Faites-moi confiance, c'est pour votre bien que je dis ça. Il n'y a rien de mieux pour plomber une histoire qu'un personnage antipathique, et c'est ce que je suis. Ce que j'étais, tout du moins. Et que je suis peut-être encore.

— Et si j'accepte vos termes ?

— Alors venez vous asseoir ici et laissez-moi vous commander une autre limonade.”

Nous avons discuté pendant près de quatre heures. C'est surtout lui qui a parlé, à la vérité. Je posais une question de temps à autre, pour clarifier tel ou tel point, mais un bon écrivain doit savoir quand il faut se taire et écouter. Nous avons dîné là. La nuit était déjà tombée quand j'ai conduit feu Charles James jusqu'à un petit Best Western dans le centre de Needles.

“Comment je fais pour entrer en contact avec vous ? lui ai-je demandé.

— Donnez-moi un papier.” Je lui ai tendu mon carnet, et il a inscrit une adresse mail. “C'est mon adresse. Si vous m'écrivez, je le verrai.

— Merci.”

Il sourit. “Vous me remercieriez quand le livre sera sorti.”

Nous avons reparlé à de nombreuses reprises par la suite. Plus de cinquante en tout. Ce qui m'a particulièrement aidé, c'est qu'il était un diariste acharné et qu'il avait consigné toute son aventure. Au final, je n'aurai eu à attendre qu'un peu plus de trois ans avant de publier cette histoire.

Ce qui suit est l'histoire de Charles James racontée avec ses propres mots. À première vue, c'est l'histoire d'un homme qui a tourné le dos à une carrière réussie et à la fortune. Mais en réalité c'est bien plus que cela. C'est l'histoire d'un homme en quête de rédemption et de ce qu'il ferait s'il pouvait tout recommencer.

HISTOIRE DE CHARLES JAMES

PREMIÈRE PARTIE

*Le puits où l'on puise la grâce
s'épuise si on ne le partage pas
avec les autres.*

JOURNAL DE CHARLES JAMES

DIMANCHE 24 AVRIL (QUATRE ANS PLUS TÔT)

Saint Louis, Missouri

Je m'appelle Charles James. J'ai mené une longue lutte intérieure pour savoir si je devais raconter mon histoire. Cela ne servirait qu'à m'humilier, me soufflait le démon sur mon épaule ; cela pourrait aider d'autres personnes, rétorquait l'ange sur l'autre. Si vous lisez ceci, c'est que l'ange l'a emporté – non sans quelques égratignures.

Cela ne veut pas dire que vous m'aimerez. Au contraire. Certains d'entre vous iront jusqu'à me haïr. Je ne leur en voudrai pas. Je me suis haï moi-même plus qu'à mon tour. Je voudrais juste que vous me fassiez la grâce d'écouter mon histoire. Non pas pour que je puisse m'excuser de ce que j'ai fait – ce que j'ai fait est inexcusable – mais pour que vous puissiez voir comment quelqu'un d'aussi perdu que moi peut se trouver. Qui sait ? Vous y trouverez peut-être un soutien dans vos propres combats. Et même un peu de cette grâce qui m'a été donnée.

Vous pensez peut-être que mon voyage a commencé le jour où je suis mort aux yeux du monde. Mais il a commencé bien avant cela. Le jour de ma mort, le jeudi 3 mai, n'a été que celui

où ma vie a changé de direction. Je commencerai mon récit environ une semaine plus tôt.

C'était un soir de pluie à Saint Louis, Missouri. Je faisais ce que je savais faire – prêcher l'évangile de la richesse devant un auditoire de croyants et de curieux. Il y avait environ douze cents personnes dans le public ce soir-là, attirées par une campagne publicitaire dont le prix était soigneusement calculé – 327 dollars pour chaque paire de fesses assise sur une chaise.

J'ai pris une dernière lampée de boisson énergisante tandis que l'annonceur tonitruait : "Mesdames et messieurs, le moment que vous attendez tous, l'homme du moment, descendant en droite ligne du légendaire hors-la-loi Jesse James, j'ai nommé l'incomparable... Charles James !"

Accompagné par de la musique, je suis sorti de derrière le rideau, les bras levés dans un geste de triomphe. Avec une certaine dose d'à-propos, la chanson était *Everybody Wants to Rule the World** de Tears for Fears.

J'ai avancé jusqu'au centre de la scène sous les rugissements de la foule. J'ai pris le micro sur son pied et j'ai attendu plus d'une minute face au public que les acclamations et les applaudissements diminuent. Quand j'ai senti que le calme revenait, j'ai levé la main. "Merci. Merci, c'est très gentil à vous. Merci. Maintenant je vous demande un peu de calme. Le temps est compté. Il y a des choses dont je dois vous parler. Des choses importantes. Vitales."

Une fois le silence revenu dans l'assistance, je commençai : "Henry David Thoreau a écrit : « La masse des hommes vit une vie de désespoir tranquille. » Or il y a une grande vérité qui détermine si la vie que vous menez est une vie fructueuse ou une vie de désespoir tranquille." Je poignardai l'air de mon index. "Une seule. Est-ce que vous voulez connaître cette vérité ?"

Je marquai une pause en attendant leur réponse. Après plus de sept cents présentations, je savais exactement quelle serait leur réaction. Toujours la même. Quelques-uns hochèrent la tête. Puis quelques bonnes âmes crièrent "Oui !" ou "Dites-nous !"

* "Chacun veut dominer le monde."

Je regardai le public avec une déception feinte, en tapotant le micro contre mon menton. “Ça ne commence pas très bien. J’ai *diit* – je tenais la note comme un télévangéliste – est-ce que vous voulez connaître *cette vérité* ? Parce que je n’ai pas l’intention de donner des perles aux cochons. Ni *aujourd’hui*. Ni *demain*. Ni *jamais*. D’ailleurs, tous les cochons sont priés de se lever et de quitter la salle.”

Sans surprise, personne ne s’est levé. Quelqu’un dans l’assistance a lancé un “gruik-gruik”. Rire général.

Parfait. J’ai attendu que le silence revienne puis, d’une voix plus posée, j’ai repris : “Est-ce que vous voulez connaître cette unique grande vérité ?”

Un “Oui !” plus fort m’a répondu.

J’ai pris une longue inspiration et feint une nouvelle fois la déception. “Si c’est tout l’enthousiasme dont vous êtes capables à la perspective de connaître la grande, la seule vérité de la vie, mieux vaut vous en aller. Mieux vaut mourir, même, parce que, je vous le dis, votre vie ne va nulle part.” Je les regardai sans rien dire pendant encore trente secondes, pour ménager mon effet et créer une atmosphère de tension dans la salle, avant de reprendre : “Bon, on va le refaire une fois. C’est votre dernière chance. Je veux entendre des gens qui ont la gagne, pas la guigne. Est-ce que. Vous. Voulez. Connaître. La Grande. La Seule. Vérité. Oui ou non ?”

Le chœur fut assourdissant. “Oui !”

“D’accord, ai-je fait en baissant la main. Je savais que vous pouviez le faire. Là, j’entends des gagnants.” Je m’avançai jusqu’au bord de la scène pour regarder le premier rang dans les yeux. “Alors voilà. Écoutez très attentivement.” Je posai un genou à terre et baissai la voix. “Je vais vous dire la grande, la seule vérité.”

Un silence de mort s’était abattu sur la salle. On aurait entendu une carte de crédit tomber.

“Dans la vie, vous êtes le boucher ou vous êtes l’agneau. Il n’y a pas d’entre-deux.”

J’ai attendu un instant puis je me suis relevé. “Vous êtes le boucher ou vous êtes l’agneau ! leur ai-je crié. Lequel êtes-vous ? Est-ce que je m’adresse à une salle remplie d’agneaux ?” Je tenais l’auditoire sous mon regard. “S’il y a un agneau, *un seul*, qu’il se lève et s’en aille tout de suite. Je n’ai pas plus de temps à perdre

avec les agneaux qu'avec les cochons. Si vous n'êtes pas assez forts, si vous ne tenez pas assez à la vie pour choisir d'être un super-prédateur, un guerrier, alors allez-y, allez rejoindre les millions d'agneaux à l'extérieur de ce centre de conventions. Il y aura toujours de la place pour vous dans leur troupeau. Allez-y, j'attends."

Une fois encore, comme il fallait s'y attendre, personne ne s'est levé. Personne ne se levait jamais.

"Bon, d'accord. Vous voulez être des prédateurs. Vous voulez être des lions. C'est bien. Mais les lions ont un avantage sur vous. Ils ont été *élevés* pour être des lions. Vous, en revanche, vous avez été élevés par la société pour être des agneaux. Pour être timorés, faibles. Ce n'est pas votre faute. La société *redoute* les lions. Les lions, impossible de les contrôler. Impossible de les mener à l'abattoir. Les agneaux, en revanche, c'est facile à conduire, et facile à abattre. Beaucoup, parmi vous, sont arrivés ici aujourd'hui comme des agneaux. La bonne nouvelle, c'est que si vous avez le courage de choisir, vous serez des lions quand vous repartirez.

"Ce dont je vous parle, c'est de changement. Un changement personnel profond." J'ai frappé mes abdominaux du poing. "Un changement *essentiel*. Et ce changement arrive, que vous le vouliez ou non. Parfois on le sent, comme les personnes âgées sentent le changement de temps dans leurs articulations. Le changement arrive *toujours*. Rien n'est plus immuable que le changement, comme rien n'est plus certain que l'incertitude."

J'ai regardé l'auditoire. On discernait à peine les visages dans l'obscurité, toutes les lumières étaient braquées sur moi. "Regardez autour de vous. La vague est en train d'arriver. Et pas n'importe quelle vague. Un véritable tsunami. Est-ce que vous allez savoir la prendre, cette vague, ou est-ce que vous allez la laisser vous engloutir et vous noyer ?"

C'était la transition idéale vers mon histoire de flirt avec la mort. Tous les présentateurs que j'ai connus avaient vécu une expérience dans laquelle ils avaient "frôlé la mort", quitte à l'avoir inventée. Ce n'était pas mon cas. Je l'avais juste enjolivée.

Neuf mois plus tôt, celle qui était désormais mon ex-petite amie et moi avons passé la journée à Flamands Beach, à Saint-Barth, une plage de sable blanc immaculée sur laquelle un public

choisi se dorait au soleil sous un ciel aussi clair que les eaux turquoises tandis que des serveurs tout en blanc passaient de matelas en matelas pour prendre les commandes de boissons.

Je nageais et faisais du surf depuis plusieurs heures, et j'étais sur le point de rejoindre le rivage quand j'ai vu une immense vague arriver. J'ai nagé vers elle et pris la crête de la vague. J'ai vite compris que ce n'était pas moi qui avais pris la vague, mais elle qui m'avait pris. J'ai été roulé dans l'eau comme une vulgaire chaussette dans le tambour d'un sèche-linge, jusqu'à ce que je heurte le sol.

“Il y a eu un fort craquement, dis-je à la foule. Aussi net qu'une branche qui se casse. J'ai cru d'abord que je m'étais cassé le cou. C'est étonnant la vitesse à laquelle va le cerveau dans les moments de crise. Je me suis dit *Voilà, c'est comme ça que tu meurs. Ici, maintenant, sous l'eau, à l'insu de tous.* J'imaginais mon corps sans vie rejeté sur le rivage.

“J'étais en colère. La mort n'était pas sur ma liste de choses à faire quand je m'étais levé ce matin-là. Ce n'est jamais le cas. Mais j'étais toujours vivant, et je savais qu'un choix s'offrait à moi. Je savais que j'étais brisé, mais j'avais ce choix. Je pouvais abandonner, ou je pouvais vivre.

“À ce moment-là, j'ai décidé de vivre. En dépit de la douleur, en dépit du choc que je venais de subir, je me suis mis à m'agripper pour essayer de regagner la plage. Ce n'est qu'une fois mon corps à moitié hors de l'eau que je me suis évanoui.

“Je me suis réveillé dans une ambulance. On m'a conduit dans une petite clinique où personne ne parlait anglais. J'avais l'omoplate fendue et toutes les côtes cassées. J'avais le corps bandé, et du Tylenol pour tout remède contre la douleur. Le soir, j'ai été mis à bord d'un avion, direction Chicago et les urgences du Northwestern Memorial Hospital. Je n'oublierai jamais ce que m'a dit le docteur lorsqu'il est entré dans ma chambre, mes radios à la main.

“« Vous ne devriez pas être en vie, m'a-t-il lancé. Je n'ai jamais vu de telles fractures sur une personne encore en état de respirer. »”

L'auditoire écoutait avec intensité. Peu importait que l'histoire ne soit pas vraie. Du moins, pas complètement. Je me suis cassé le bras en faisant du surf à Saint-Barth, mais ça s'est arrêté là. Ce n'était pas la vérité qui comptait, c'était l'histoire.

“Vous êtes vivant ou vous mourez, ai-je repris d’une voix calme. Alors, quel choix sera le vôtre ? Les vagues financières vous submergent. Chaque fois que vous croyez sortir la tête de l’eau, elles vous ramènent en bas encore et encore. Allez-vous vivre ou allez-vous mourir ? En ce moment précis, vous seuls êtes à même de répondre à cette question.” J’ai pris une profonde inspiration avant de conclure : “À ceux qui dans cette salle ont l’instinct de survie, à ceux qui choisissent d’être des guerriers, des super-prédateurs, à ceux qui choisissent de vivre, à ceux-là je vais apprendre à négocier ces vagues. Je ne vous parle pas de simplement les surmonter, mais bien de les surfer devant des plages de sable blanc. Je vais vous apprendre à gagner de l’argent pendant votre sommeil. Qui est avec moi ? Où sont mes lions ?”

Le public grondait. Trente minutes plus tard, les gens faisaient la queue avec leurs cartes de crédit, leurs carnets de chèques et leurs espoirs.

*Parfois les heures les plus sombres
de notre passé nous reviennent
sous une forme humaine.*

JOURNAL DE CHARLES JAMES

Après mon discours, j'ai troqué ma veste de costume contre un col roulé noir et une paire de Ray-Ban Wayfarer. Je le faisais systématiquement au moment de quitter la scène pour éviter d'être accosté par des fans ou des détracteurs.

J'allais prendre la sortie de derrière pour regagner ma chambre quand quelqu'un a crié : "Hé. Gonzales."

Peu de gens connaissaient ce nom, et encore moins l'employaient pour m'appeler. Quand je me suis retourné, j'ai vu un grand type grisonnant qui s'avançait vers moi. Il portait une chemise hawaïenne Tommy Bahama trop grande pour lui et un pantalon large. J'avais beau ne l'avoir pas vu depuis plus de dix ans, je l'ai immédiatement reconnu. C'était McKay Benson, l'homme qui m'avait mis le pied à l'étrier dans ce business.

La dernière fois que je l'avais vu, c'était dans un tribunal, où il m'avait poursuivi à ses dépens. Nous ne nous étions plus reparlé depuis. Il me détestait, mais j'avais moi aussi des raisons de le haïr. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il pouvait me vouloir.

"Quand on parle du loup.

— On voit sa queue, a répondu McKay. C'était du beau boulot. Tu as toujours le mojo. Le fin du fin de la manipulation des masses.

— J'ai été à bonne école.

— Ça c'est vrai.”

À mon grand étonnement, il a tendu le bras pour me serrer la main. Je n'ai pas répondu à son invitation, et pas seulement à cause de mon TOC. Après tout ce que nous avons traversé, ça me semblait complètement artificiel. Il a retiré sa main, sans avoir l'air surpris ni offensé.

C'était assez surréaliste de le revoir. Il avait beaucoup changé. Il était bronzé – rien d'étonnant à ça, puisqu'il vivait désormais en Floride – mais il avait aussi les cheveux tout gris et des kilos en plus, une quinzaine au bas mot.

McKay était grand, un mètre quatre-vingt-dix, même s'il m'avait toujours paru plus imposant encore lorsqu'il était sur scène, comme une version héroïque de lui-même. Désormais il avait l'allure d'un simple mortel, âgé et un peu voûté.

Il avait presque trente ans de plus que moi. Je l'avais rencontré quand j'avais vingt et un ans. Il n'avait pas seulement été mon mentor, il avait été l'un des pionniers de l'industrie des séminaires de vente, le présentateur que nous imitions et rêvions tous de devenir un jour. Les médias l'avaient surnommé le Parrain des séminaires de vente. C'était même lui qui m'avait convaincu d'insister sur ma connexion avec Jesse James.

Mais tout ça, c'était avant notre brouille. McKay a perdu son entreprise et le procès, mais il avait déjà gagné des millions. Il a préféré prendre sa retraite plutôt que de repartir de zéro. Sa porte de sortie : la Floride, un appartement en front de mer, une femme magnifique de trente-six ans (une ancienne pom-pom girl des Broncos de Denver) et un yacht de vingt mètres. Au moins pour ce que j'en savais. J'avais aussi entendu dire qu'il avait deux fils.

“Qu'est-ce que tu fais ici ? lui ai-je demandé.

— Je suis venu dîner avec toi.

— C'est gentil, mais je suis crevé. J'étais sur le point d'aller dans ma chambre.

— J'ai pris l'avion depuis la Floride juste pour te voir. Tu peux bien trouver une heure pour ton vieil ami. J'ai déjà réservé une table au Ruth's Chris, le restaurant du Hyatt.

— On ne s'est pas parlé depuis plus de dix ans et tu as réservé une table pour le dîner ?

— Tu connais mon mantra : ce qu'on veut, on l'a.”

Je devais lui reconnaître ça : ce n'était pas juste une phrase chez lui, c'était une règle de vie. "Entendu. À quelle heure ?

— Dix-neuf heures trente. Je me suis dit que ça te laisserait le temps d'aller te reposer un peu dans ta chambre. Ou de prendre la fuite.

— Rendez-vous là-bas à dix-neuf heures trente." J'ai tourné les talons et regagné ma chambre. *Quand on parle du loup.*

Le Ruth's Chris Steak House occupait le rez-de-chaussée du Hyatt Regency de Saint Louis. Le restaurant était bondé et l'hôtesse d'accueil m'a conduit au fond du restaurant. McKay était assis à une petite table d'angle éclairée à la bougie. Il s'est levé en me voyant approcher. "Merci d'être venu, m'a-t-il dit. Je me donnais cinquante pour cent de chances de te voir.

— Dis plutôt trente. Mais je suis là." Je me suis assis et j'ai étudié son visage. "Comment vas-tu, McKay ?

— Je vis dans un rêve.

— C'est comment, la Floride ?

— Bah, tu sais ce que c'est. Je n'ai jamais voulu y aller, mais j'ai eu soixante ans et c'est la loi."

J'ai réprimé un sourire. "Tu as l'air en forme.

— Si ce que tu veux dire par là ce sont les cheveux blancs et du bide, tu as raison. Et toi, comment vas-tu ?"

J'étais surpris qu'il se montre si cordial. Vu notre historique, je m'attendais à une confrontation. "Côté santé, ça va. Comme toujours.

— Tu peux remercier le ciel pour ça.

— Je remercie plutôt la science et l'exercice.

— Comme tu veux." Il se pencha en avant et me versa un verre de vin. "Je nous ai pris un chianti de Greve. Tu as toujours aimé les vins italiens.

— Je suis épaté que tu te souviennes de ça.

— Je me souviens de plein de choses à ton sujet. Le vin italien, les femmes italiennes. Comment elle s'appelait déjà... Sofia.

— Sofia. Ou Sonia. Elles étaient toutes les deux comme le vin — du corps, enivrantes, très chères et vite consommées."

Il sourit et leva son verre. "Au vin italien, dans ce cas. Au moins tu peux toujours t'en racheter."

Nous trinquâmes. Je ne savais toujours pas ce qu'il manigançait, et ça me turlupinait. McKay était malin, et il jouait des gens comme des pions dans une partie d'échecs. Le seul moyen de le battre, c'était de le prendre de court. C'était comme ça que j'avais fini par lui ravir son entreprise.

“Bon, dis-moi, quelle est la vraie raison de ta présence ?

— On commande d'abord, on parlera ensuite.”

Il fit signe à la serveuse.

“Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, messieurs ?

— À toi l'honneur, me dit-il.

— Je vais prendre une noix d'entrecôte, à point, une salade de cœurs de laitue et votre cassolette de patate douce.

— Très bien, et vous, monsieur ?

— Une noix d'entrecôte également, à point, une petite salade et un gratin de macaronis au homard.

— Ce sera tout ?

— Je pense bien, dit McKay. C'est assez de calories pour aujourd'hui et pour demain.”

Une fois la serveuse partie, McKay me dit : “Pour répondre à ta question, pour la troisième fois, je suis venu te voir, toi. Je ne suis pas venu pour le temps, ça c'est sûr. On est en avril mais on se croirait encore en hiver.”

Je le regardai d'un air entendu. “Tu n'as toujours pas répondu à ma question.”

Il sourit et but une gorgée de vin. “Alors comme ça, tu passes toujours ta vie à travailler ?

— Et toi à jouer ?

— Je ne sais pas comment j'ai pu avoir un jour le temps de travailler. Marissa me tient occupé. Trop occupé. N'épouse jamais une femme de dix ans plus jeune, c'est éreintant.

— Juste dix ans ?

— Bon, d'accord... vingt-cinq.

— Mais ça te manque, je me trompe ?”

Il fronça les sourcils. “Quoi donc ?

— Le business. Les applaudissements de la foule. L'adrénaline de la scène.”

Il reprit un peu de vin et dit : “Non.”

Je le considérai, sans parvenir à décider si je le croyais ou non.

“Je t’assure. Ça ne me manque pas. Ni l’adrénaline, ni le public. Pas le moins du monde. Je pensais que ce serait le cas. Mais non.”

Du dépit, pensai-je. “Alors qu’est-ce qui te fait te lever, le matin ?”

Il sourit. “La plupart du temps les enfants. Fonder une famille à mon âge...

— Ouais, je me suis dit que c’était un peu dingue.

— Ça l’est, mais d’une chouette façon. Mon seul regret, c’est de ne pas m’y être mis plus tôt.” Son sourire s’élargit. “Tu aurais dû me piquer ma boîte plus tôt.”

Je dus me forcer à ne pas réagir. “Le Parrain s’est assagi, ou c’est le syndrome de Stockholm ?”

— Elle est bonne, dit-il en gloussant. Le syndrome de Stockholm. Tu as l’air étonné, mais c’est du travail, tu sais. Toutes les relations demandent des efforts. Mais ça en vaut la peine. Elle me soutient, je la soutiens. Dans cette jungle où nous vivons, ce n’est pas rien.” Un sourire détendu et satisfait éclaircit son visage. “Et toi ? Tu as quelqu’un ?”

Avant que je puisse répondre, la serveuse nous apporta nos salades et les déposa devant nous.

“Je n’ai de temps pour personne en ce moment, dis-je.

— Et ce sera comme ça jusqu’à la fin ?

— La fin ? Je commence à peine. Alors c’est ça ? Tu veux essayer de récupérer ta compagnie ?”

Il émit un petit gloussement. “Je n’en voudrais pas si tu me la donnais. Est-ce que tu es sûr que ça vaut tout cet argent ?”

— Est-ce que mon entreprise vaut tout cet argent ?

— Non. La solitude.

— Ce n’est pas la solitude, le problème. C’est d’échapper à la foule.

— Il n’y a pas d’endroit où on est plus seul qu’au milieu de la foule.

— En tout cas, ce n’est pas une question d’argent. J’en ai plus que Dieu lui-même. Je n’ai pas besoin d’en avoir davantage.”

Il semblait amusé. “Bon. Alors tu vas te mettre à donner tes packs gratuitement au lieu de les vendre ?”

— Ne te fais pas plus bête que tu n’es. Avant, je croyais que c’était l’argent le but. Mais ce n’est pas le cas.

— Mais si ce n’est pas l’argent le but, alors qu’est-ce que c’est ?

— Le *but*, c'est de gagner. C'est de mettre la balle de l'autre côté de la ligne alors que tout le monde essaie de t'en empêcher. C'est *ma volonté soit faite, pas la tienne*. C'est le fondement de toute compétition. C'est le fondement de la société. Le but, c'est de dominer l'autre.

— Comme moi ?”

Je lui lançai un regard furieux. Je méditais une répartie cinglante quand il sourit et me fit un geste de la main. “Excuse-moi, c'était un coup bas. Tu as peut-être raison. Je ne dis pas que c'est bien, mais tu as peut-être raison.

— Bien sûr que j'ai raison. L'emporter, il n'y a que ça. Et pour l'emporter, il faut que quelqu'un perde. C'est toi qui me l'as appris. Comment tu disais, déjà ? Les perdants perdent. Ils ne savent rien faire d'autre. C'est pour eux qu'on a inventé les prix de participation.”

Il lâcha un profond soupir. “J'ai dit beaucoup de stupidités à l'époque. Et des choses dont j'ai honte aujourd'hui.” Son humilité me surprit. Ce n'était vraiment pas le McKay pour lequel j'avais travaillé.

“Es-tu heureux ?” me demanda-t-il.

Je ris ouvertement. “Qu'est-ce que c'est que cette question ?

— Une bonne question.

— Pourquoi est-ce que je ne le serais pas ? Je suis au top. Les ventes sont supérieures de moitié à celles de l'année dernière, je n'ai jamais été aussi célèbre et mon dernier bouquin a grimpé tout seul dans la liste des meilleures ventes du *New York Times*.

— Oui, j'ai vu ça. Félicitations.

— Et je viens juste de m'acheter une Aston Martin.

— Laquelle.

— La Vanquish.

— Ce n'est pas une voiture, c'est une œuvre d'art. Bleu cobalt ?

— Comment tu sais ?

— Je te connais. Mais tu n'as toujours pas répondu à ma question. Es-tu heureux ?”

Je l'ai regardé d'un air interrogateur. “Pourquoi tu ne me dis pas pourquoi tu es vraiment venu à Saint Louis, McKay ?”

Il se redressa légèrement. “Bon, je vais te le dire. Mais d'abord, je voulais te dire que je te pardonne.”

Je le regardai, interdit. “Je ne t’ai rien demandé de pareil.

— Je sais, mais je te pardonne quand même.”

J’ignorais quelle réaction il attendait de ma part, mais je n’étais nullement impressionné. “Moi, je ne t’ai pas pardonné.

— Je le sais. Un jour peut-être, je l’espère. Pas pour moi, pour toi.” Il se gratta le menton et reprit : “L’autre raison est moins claire. Même pour moi. Je crois que je me sens responsable de ce que tu es devenu. C’est moi qui t’ai fait, après tout.

— On croirait entendre le Dr Frankenstein. Mais tu ne viendras pas à bout du monstre.

— Non, fit-il. Je m’en doute.” Sa voix s’adoucit un peu. “Mais j’espérais que tu acceptes d’envisager d’arrêter.”

Je le regardai d’un air incrédule. “Et pourquoi ça ?

— On a blessé pas mal de gens dans nos vies. Des gens bien. Des gens qui avaient encore foi en l’humanité. Des gens qui avaient cette foi toute simple.

— On les a réveillés, tu veux dire. On les a sauvés de cette foi « toute simple ».

— Ce n’était pas à nous de le faire.

— Donc, si je comprends bien, tu es venu à Saint Louis parce que tu penses avoir créé un monstre et que tu veux m’arrêter.

— Non, fit-il en secouant la tête. Je suis venu t’aider, Charles. Je paie ma dette.”

J’émis un petit rire sardonique. “Payer ta dette ? Prendre ta revanche, tu veux dire ?

— Non. C’est derrière moi, tout ça. Très loin derrière. Je le pensais quand je t’ai dit que tu m’avais rendu service. Je sais, je ne le voyais pas de cet œil au début. J’étais furieux. Absolument furieux. Tu m’avais volé le monde que j’avais bâti. Tu avais mis le feu à ma maison, pourquoi est-ce que je n’aurais pas été en colère ?

— Pour mémoire, tu as brûlé la mienne en retour.

— Pour mémoire, c’est toi qui as frotté l’allumette, répliqua-t-il. Mais on s’éloigne. Pendant des années je t’ai considéré comme le diable incarné, l’infâme traître. Et puis un jour, je regardais Marissa pousser Trey, mon fils aîné, sur une balançoire, et j’ai eu un déclic. J’ai ressenti quelque chose que je n’avais jamais ressenti auparavant.

— De l’ennui ?

— De la *joie*. C'est à ce moment-là que j'ai compris. J'ai vu à quel point ce qui s'était passé était une bénédiction et j'ai éprouvé de la gratitude à ton égard. J'en étais le premier surpris. Sans toi, je serais probablement encore sur cette scène en train de passer à côté des choses vraiment importantes, en train de passer à côté du bonheur. Je n'aurais jamais connu mes deux petits garçons. Et ça, c'est à toi que je le dois."

Il me regarda dans les yeux. "J'avais perdu de vue l'essentiel. J'avais oublié ce que c'était que la joie véritable. Quelquefois, on est trop occupés à faire notre chemin dans la vie, du coup on se perd, on ne voit plus que son intérêt personnel et on fait l'erreur de croire qu'il consiste en une grosse voiture et un portefeuille bien rempli.

— Les hommes comme nous sont faits pour se perdre.

— Non. Crois-moi."

Je me mis à rire tout d'un coup.

"Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? demanda McKay.

— J'ai trouvé ce que ça me rappelait. *Un conte de Noël*. La visite du fantôme de Marley."

McKay sourit à son tour. "C'est tout à fait ça.

— Donc, ce que tu me dis, c'est que si c'était à refaire, tu ne le referais pas. Que tu aurais été parfaitement heureux en faisant tes huit heures par jour, en léchant le cul de ton patron, en conduisant une Chevy Malibu et en mettant de l'argent de côté toute ta vie pour te payer un voyage à Hawaï ? Je ne te crois pas une seconde.

— Je comprends, fit-il en hochant la tête. Ce que je te dis, j'ai la chance de pouvoir le faire avec le bénéfice de ma carrière – l'argent, les portes qui s'ouvrent, l'épanouissement personnel. C'est même par le boulot que j'ai rencontré Marissa. Dès lors, comment faire la juste part des choses ? Parce que chaque tournant dans l'existence amène aussi son lot de regrets. Je regrette d'avoir tant tardé à fonder une famille et à avoir des enfants. Je regrette d'avoir blessé des gens. Je regrette les mariages que j'ai ruinés."

Je serrais mon verre si fort que j'avais peur qu'il se brise. "Ouais, ça, tu peux."

Il eut au moins la décence de paraître honteux. "Je regrette des choses, je te l'ai dit. Mais je te parlais du business dans lequel

nous étions, de ce que nous faisons. Quand les gens perdent leur argent, ils perdent l'espoir. Et quand l'espoir s'en va, les mariages suivent. Les vies elles-mêmes, quelquefois. Sans espoir, le monde est vide de sens. Voilà l'héritage que je laisse – un sillage de cadavres sur la route de la cupidité. Un joli petit héritage, en tout cas de quoi m'empêcher de dormir la nuit.

— Tu oublies tous les gens que tu as aidés.”

Un sourire empreint de cynisme se dessina sur ses lèvres. “Aidés ? On n'a aidé que nous-mêmes. Quant à nos clients, quelques-uns, oui. Mais très peu. Et chaque fois qu'on trouvait une licorne, on l'attrapait par la corne et on la promenait partout pour prouver à tout le monde qu'on disait la vérité, mais on sait tous les deux que c'étaient les rares exceptions qui confirmaient la règle. La moitié des gens n'ouvrent même pas la *success box* pour laquelle ils ont déboursé cinq mille dollars. Et presque personne n'obtient de remboursement. La plupart se résignent à mettre un nouveau fil à leur patte et à payer tous les mois.

— Les perdants perdent, répétais-je. C'est tout ce qu'ils savent faire.”

Il secoua la tête et but une gorgée de vin. “J'ai des regrets.

— Et c'est pour ça que tu as fait tout ce chemin ? Pour me faire part de tes regrets ?

— Et pour te donner un conseil.

— Encore une chose que je ne t'ai pas demandée.

— Et pourtant, comme pour le pardon, je vais te le donner quand même, si tu veux bien.”

J'ouvris les mains. “Mais je t'en prie.

— Ce que j'ai découvert, c'est que plus je me déconnectais de la matrice, plus je me trouvais moi-même. Et plus j'aimais ce que je trouvais. C'est un peu comme les aborigènes d'Australie : quand ils arrivent à l'âge adulte, ils quittent leur tribu et partent dans le bush pour se trouver. Ils appellent ça *heart song*, « le chant du cœur » – le chemin des anciens. Et sur ce chemin, loin de tout ce qu'ils connaissaient, ils se trouvent, ils comprennent leur place dans le monde et ce qu'ils ont à lui offrir.

“J'aurais aimé pouvoir faire ça. Je crois que tout le monde devrait faire quelque chose de ce genre. Le problème, c'est que dans les rapides de la société occidentale on est emportés par

le courant, trop occupés à garder la tête hors de l'eau pour se demander où le fleuve nous mène." Il se pencha vers moi. "Tu as déjà songé à repartir de zéro ? À tirer un trait sur le passé pour être quelqu'un d'autre ?

— Ça ne marche pas comme ça. Le passé ne nous quitte jamais. Nous *sommes* notre passé.

— Il ne nous quitte jamais, mais, nous, nous pouvons le quitter. Nous ne sommes pas plus notre passé que la route qui nous a conduits jusqu'ici. Il est révolu, à part là-dedans." Il tapota sa tempe droite. "Mais ce dont je te parle, ce n'est pas d'être libéré de son passé, mais de son *avenir*. Ce n'est pas le passé qui nous enchaîne, c'est l'avenir auquel il est relié. Si tu prends un bout du bâton, tu prends aussi l'autre. Parfois il faut savoir jeter le bâton." Il me regarda dans le fond des yeux. "Alors pourquoi tu ne le fais pas ? Ce n'est pas à cause de l'argent, manifestement, puisque tu en as plus que Dieu lui-même.

— Je n'y ai même jamais pensé. Je suis trop pris dans le truc, j'imagine.

— Ce n'est pas si difficile que ça. Pars tant qu'il est encore temps." Je pris une longue gorgée de vin. "Je vais y réfléchir."

Il me considéra en silence, puis ses lèvres dessinèrent un sourire amusé. "Tu n'en feras rien. Pas avant que tu sois vieux avec des cheveux blancs et une bouée autour du ventre. Ce jour-là, tu te souviendras de cette conversation et tu te diras, *Il s'appelait comment ce type, déjà ?*" Il me versa du vin avant de remplir son propre verre.

"Tu as pris l'avion et fait tout ce chemin juste pour me dire ça ?

— Juste pour te dire ça ?" Il hocha lentement la tête. "J'ai bien peur que oui.

— Bon. Tu as délivré ton message. Tu peux avoir la conscience tranquille.

— Il ne s'agit pas seulement de ma conscience.

— Il ne s'agit pas de la mienne non plus."

Il prit une longue inspiration et se força à sourire. "Eh bien, qu'il en soit ainsi."

J'essayai d'affecter un air dégagé.

"Alors, quelle est la prochaine étape pour la postérité de Jesse James ?

— J’entame une nouvelle tournée la semaine prochaine. Le pack Gold du marketing internet. Et toi ? Tu vas changer des couches ?”

Il me regarda un moment avant de dire : “Je vais mourir.”

Il le dit avec un tel calme que je pensai d’abord qu’il blaguait. Mais ses yeux m’assurèrent qu’il n’en était rien.

“Tu es sérieux ?

— Aussi sérieux qu’un cancer du pancréas au stade 4.” Il expira lentement. “Mes deux magnifiques petits garçons ne connaîtront jamais vraiment leur père. Il y a de quoi éprouver des regrets, non ?

— Je suis désolé, répondis-je. Sincèrement.

— Pas tant que moi.

— Alors c’est pour ça que tu es venu à Saint Louis.

— J’avais besoin de mettre mes affaires en ordre avant que...”

Il s’interrompt. “Enfin, peu importe. Rien n’est plus important désormais que Marissa et ces petits garçons. Rien.”

Nous nous tûmes tous les deux. “Je prends l’addition”, dis-je lorsque je vis que le malaise s’installait.

“J’accepte avec plaisir. Je dois mettre de l’argent de côté pour leurs études, et toi tu as toujours plus d’argent que Dieu lui-même.”

Je fais sans arrêt le même cauchemar terrifiant. Quitte à devoir subir des rediffusions nocturnes, pourquoi mon subconscient ne me propose-t-il jamais un rêve dont je ne veuille pas m'éveiller ?

JOURNAL DE CHARLES JAMES

LUNDI 25 AVRIL

Je dormis mal, comme trop souvent ces derniers temps. Évidemment, ma rencontre surprise avec McKay et la nouvelle de sa mort imminente ne firent rien pour m'aider à m'endormir. Mais même une fois assoupi, je ne connus pas de repos. Je fis de nouveau *ce rêve* – le même cauchemar terrifiant que j'avais déjà fait six fois ces derniers mois.

Dans le rêve je marche sur une longue route crevassée et endommagée, dans un paysage aride et désertique. Je marche en direction de l'ouest, vers le soleil couchant. Je crois que c'est la Route 66, ou du moins ce qu'il en reste.

C'est un rêve apocalyptique. Quelque chose de terrible s'est produit et il y a du feu des deux côtés de la chaussée, qui m'empêche de quitter la route. Je ne peux rien faire d'autre que continuer à marcher. Je ne vois personne mais j'entends des hurlements et des lamentations. Et puis j'entends quelqu'un appeler mon nom.

Je me réveillai à ce moment-là, entortillé dans mes draps, trempé de sueur et le souffle court. *C'est juste un rêve.* Je pris une profonde inspiration et fermai les yeux. *C'est juste un rêve.* Comme chaque fois, je mis du temps à me rendormir.

Quelques heures plus tard mon réveil sonna. Je me hissai hors du lit en grognant. Je me débarrassai de mes sous-vêtements trempés, enfilai une tenue de sport et descendis à la salle de fitness de l'hôtel pour une heure de tapis de course.

Ensuite je commandai un smoothie protéiné corsé d'un shot énergisant au bar de l'hôtel avant de regagner ma chambre. J'étais en train de boire mon petit-déjeuner quand le téléphone sonna. C'était Amanda, mon assistante personnelle, qui m'appela de Chicago.

— Comment ça s'est passé hier soir ? me demanda-t-elle.

— On a fait six cent mille.

— Pas mal pour un dimanche.

— Oui. Qu'est-ce qui se passe ?

— Paulie a appelé. Il veut changer sa présentation. Il se demandait s'il pouvait avoir dix minutes de plus sur scène ce soir. Qu'est-ce que je lui dis ?

— Qu'il peut en avoir cinq s'il ramène dix pour cent de plus.

— Je transmets.

— Et assure-toi que Carter soit au courant du changement d'horaire à l'avance. Il perd complètement les pédales quand ça déborde et je n'ai pas envie qu'il nous fasse encore sa crise.

— Entendu. Est-ce qu'on y va en voiture ensemble ce soir, ou est-ce que je prends un train pour Milwaukee ?

— En voiture.

— Je t'ai réservé une chambre à l'InterContinental.

— Pourquoi pas au Pfister ?

— Plus une chambre de libre, il y a une convention.

— Il y a toujours une chambre. Joue la carte de la célébrité.

— J'ai essayé. Tout est réservé. Ils sont même surbookés. Je suis désolée, si j'avais su plus tôt que tu venais...

— Pas de problème, c'est juste pour une nuit.

— Tu verras, l'InterContinental est très bien. Tu as aussi une interview prévue avec le *Milwaukee Journal Sentinel*. La journaliste te retrouvera à l'hôtel. J'ai réservé une salle privée dans le restaurant de l'hôtel pour l'interview.

— Merci.

— Méfie-toi d'elle. J'ai l'impression qu'elle joue les fouillemerdes.

— Ils jouent tous les fouille-merdes. Et je me méfie toujours. Si je ne peux pas les rallier à ma cause, je les réduis en poussière et je souffle. Tu passes me récupérer à l'aéroport ?

— À quatorze heures vingt-cinq, à moins que ton vol n'ait du retard.

— Parfait. À plus tard.”

*J'ai appris la mort de deux
personnes ces dernières
vingt-quatre heures.*

JOURNAL DE CHARLES JAMES

Le vol de Saint Louis à Chicago ne durait qu'une heure, juste assez pour faire une courte sieste et noter quelques idées marketing pour ma prochaine tournée. J'atterris à O'Hare un peu après quatorze heures. J'appelai Amanda depuis l'avion. Je venais de récupérer mes bagages quand je vis sa voiture se garer aux arrivées. Elle ouvrit le coffre et sortit de la voiture pour m'accueillir. Elle m'étreignit comme elle le faisait toujours.

“Bienvenue à la maison.

— Merci.” Je jetai la valise dans son coffre.

“Tu veux conduire ? me demanda-t-elle.

— Non. Je veux que tu me déposes au bureau. J'ai beaucoup à faire avant de partir pour Milwaukee.

— Aucun problème. Je dois encore récupérer tes chemises au pressing, de toute façon.”

Nous montâmes en voiture. Tandis que je vérifiais mes e-mails, Amanda prit la I-90 en direction du centre-ville.

“Alors, c'était comment Saint Louis ?

— J'ai dîné avec McKay Benson.”

Elle détacha ses yeux de la route pour me regarder d'un air incrédule. “Notre McKay ?

— Le seul et unique.

— *Wow*. Et comment tu t'es retrouvé à dîner avec lui ?

— Il m'a tendu une embuscade à la sortie de la scène après ma présentation.

— Il était à Saint Louis par hasard ?

— Non, il est venu exprès pour moi.

— À t'entendre, ça n'a pas dû être drôle. Qu'est-ce qu'il voulait ? Un job ? Une revanche ?

— En fait..." Je marquai une pause et rangeai mon téléphone dans ma poche. "Il est mourant."

Amanda me regarda de nouveau. Elle était visiblement affectée. "Tu es sérieux ?

— Je lui ai posé la même question. Il a un cancer du pancréas au stade 4.

— J'ai entendu dire que c'était le pire."

J'acquiesçai. "Il m'a dit que ce n'était plus qu'une question de temps.

— Je suis désolée."

Nous roulâmes un peu en silence puis Amanda me demanda : "Toi, ça va ?

— Oui, pourquoi ?

— Tu as l'air fatigué.

— J'ai mal dormi la nuit dernière.

— Rien d'étonnant, après avoir vu McKay et appris pour lui.

— Ce n'est pas juste ça. J'ai refait ce rêve."

Elle fronça les sourcils. "Ça fait combien de fois maintenant ?"

Je secouai la tête. "Je ne sais pas. Cinq. Six.

— Au moins. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— La même chose que d'habitude.

— C'est-à-dire ?"

Je la regardai en souriant. "Rien du tout."

Les bureaux du Séminaire Richesse Charles James étaient situés au dix-huitième étage du Michigan Boulevard Building, dans le centre de Chicago, en bordure du Loop*, à moins de quinze kilomètres de chez moi, à Oak Park.

* L'un des plus importants quartiers d'affaires des États-Unis.

Amanda me déposa devant et je pris l'ascenseur pour le dix-huitième étage. Lorsque j'arrivai à l'accueil, Candace, notre nouvelle réceptionniste, me sourit. "Bonjour, monsieur James."

Je grommelai un bonjour en passant à toute vitesse.

"Ah, monsieur James, votre ami est là. Je l'ai installé dans votre bureau en attendant votre arrivée."

Je me retournai. "Qui ?

— Votre ami. Je suis désolée, il ne m'a pas dit son nom.

— Je n'attendais personne." Je tournai les talons et descendis le couloir jusqu'à mon bureau. La porte était entrouverte. Un homme âgé aux cheveux blancs que je n'avais jamais vu auparavant était assis dans l'une des chaises qui faisaient face à mon bureau. Il portait un jean, une chemise de flanelle et des lunettes rondes à monture métallique. Il leva les yeux lorsque j'entrai.

"Qui êtes-vous ? demandai-je.

— Je m'appelle Carl West.

— Que faites-vous dans mon bureau ?

— Je suis ici parce que mon fils a investi dans un de vos cours pour devenir riche en un clin d'œil.

— Tant mieux pour lui.

— Non, tant mieux pour vous. Il y a mis jusqu'au dernier de ses dollars et m'en a emprunté deux mille. Ça n'a jamais rien donné. Je lui ai dit de demander à se faire rembourser."

Je remarquai que ses mains tremblaient. Brusquement, je craignis qu'il ait une arme à feu. Je le détaillai mais je ne vis rien.

"Tous nos packs sont assortis d'une garantie de satisfaction.

— Ça, c'est ce que vous dites. Mais vous avez pensé à tout, hein ? D'abord il était trop gêné pour demander à récupérer son argent. Ensuite ça a été des disputes avec sa femme quand les factures se sont accumulées, alors il a demandé un remboursement. Et là vous l'avez humilié, vous lui avez fait sentir qu'il baissait les bras, que c'était un loser. Vous lui avez rendu les choses tellement difficiles qu'il a fini par abandonner. Mais ça fait partie de la combine, pas vrai ? C'est comme ça que vous financez vos grosses bagnoles et vos jets privés.

— Je n'ai pas de jet.

— Il en avait pas non plus. Il pouvait à peine se permettre sa vieille Chevy d'occasion." Il cligna des yeux rapidement, retira

ses lunettes et se frotta les yeux. “On n’est rien que des gens ordinaires, monsieur James. Mon fils posait des moquettes pour Carpet King. Il gagnait pas grand-chose mais c’était un travail honnête. Il voulait plus pour sa famille. Il était marié, il venait d’avoir un nouveau bébé. Il voulait donner à sa famille un monde meilleur – celui que vous lui avez promis. Mais il n’existe pas, je me trompe ?”

Je sentis la chaleur me monter au visage. “Je vais vous demander de sortir de mon bureau.” Je pris une carte de visite dans ma poche et inscrivis le nom d’Amanda. “Demandez à votre fils d’appeler mon assistante. Elle s’occupera de lui.” Je lui tendis ma carte. Il la regarda sans la prendre.

“J’aimerais bien pouvoir le faire, lâcha-t-il avec une expression de douleur dans les yeux. Mais il s’est pendu.”

Pendant quelques instants, ses mots flottèrent dans l’atmosphère tendue de la pièce. L’homme se frotta de nouveau les yeux et remit ses lunettes. “Vous ne lui avez pas seulement pris son argent, monsieur James. Vous lui avez pris son espoir. Alors il s’est tué. Essayez de vous en souvenir la prochaine fois que vous enlevez l’espoir à quelqu’un.”

Il se leva. “Je me moque de l’argent. Ce que je veux, c’est mon fils. Il s’appelait Erik West. Ce n’était pas juste un imbécile dans le public. Il avait un nom. Une famille. Souvenez-vous de ce nom. Erik West.” Il passa devant moi et gagna la porte. “Vous êtes un escroc, monsieur James. Et un jour vous devrez payer.” Puis il sortit de mon bureau.

Escroc ou fou, je suis un misérable.

JOURNAL DE CHARLES JAMES

Erik West.

Ce n'était pas la première fois que j'étais confronté au mécontentement d'un client, verbalement ni même physiquement. Ça faisait partie du jeu. On ne m'avait jamais rendu responsable d'un suicide, en revanche. Les paroles de McKay de la veille me revinrent en mémoire. *Nous avons blessé beaucoup de gens.*

“Je ne suis pas un escroc, murmurai-je pour moi-même. Je ne suis pas un escroc.” Je m'assis à mon bureau. “Je ne suis pas un escroc.”

Je me faisais l'effet du président Richard Nixon déclarant à la nation *Je ne suis pas un escroc*. Sauf que Nixon en était bien un, d'escroc. Peut-être en étais-je un moi aussi. Peut-être me répétais-je ces mots encore et encore pour essayer de m'en convaincre.

Au final, des gens avaient perdu de l'argent – un argent que je possédais maintenant ou que j'avais dépensé avec légèreté. Bien sûr, c'est de leur plein gré qu'ils m'avaient donné leur argent, mais par certains côtés c'était comme si je leur tenais un revolver sur la tempe. Comme un vulgaire loubard, la peur était ma meilleure alliée. La peur de perdre. La peur d'échouer. La peur de n'être personne. Et j'étais devenu si expert à ce jeu que la menace d'une arme à feu n'aurait pas donné de meilleurs résultats. Avec ou sans arme, le résultat était le même. J'étais un escroc. Et un père avait perdu son fils.

Quelques minutes après le départ de l'homme, Candace frappa à la porte, restée ouverte. "Votre café." Elle entra, posa une serviette sur mon bureau et déposa dessus un gobelet Venti de café glacé de chez Starbucks. "Est-ce que je peux faire quoi que ce soit d'autre ?"

— C'est vous qui avez introduit cet homme dans mon bureau ?

— Oui, monsieur.

— Est-ce que vous le connaissiez ?

— Non. Il m'a dit qu'il était un de vos amis.

— Aviez-vous le moyen de savoir si c'était effectivement le cas ?"

Elle déglutit. "Non, monsieur.

— Je ne l'avais jamais vu avant aujourd'hui. Aviez-vous la moindre raison de le croire ?"

Elle hésita. "Non, monsieur.

— Et pourtant vous l'avez introduit dans mon bureau. Et s'il était venu pour me tuer ?"

Elle avait l'air horrifiée. "Je suis absolument désolée. Cela ne se reproduira pas.

— Non. Débarrassez votre bureau et dites à Susan, des RH, que vous êtes virée."

Ses yeux s'emplirent de larmes. "Bien, monsieur." Elle tourna les talons et disparut rapidement. Je me levai, allai fermer la porte à clé derrière elle et revins envoyer un e-mail à la directrice des RH pour lui annoncer son licenciement.

Une demi-heure plus tard, quelqu'un tenta d'actionner la poignée de la porte avant de frapper.

"Qui est-ce ?

— C'est moi, répondit Amanda.

— Entre.

— Ta porte est fermée."

Je me levai pour aller lui ouvrir et revins m'asseoir à mon bureau.

"Pourquoi est-ce que Candace est en train de débarrasser son bureau en pleurant ?

— Parce que je viens de la virer.

— Dommage. Je l'aimais bien.

— Quand je suis arrivé, il y avait une personne étrangère dans mon bureau. C'est elle qui l'a laissée entrer."

Amanda secoua la tête. "Qui était-ce ?

— Le père d'un de nos clients.”

Elle s'assit en face de moi. “Pas un de tes fans, je parie.

— Son fils s'est suicidé.”

Elle fit la grimace. “Oh...

— Oh, comme tu dis. J'ai eu de la chance qu'il n'ait pas été armé.

— Je suis désolée. Et cet homme pensait que tu étais responsable de la mort de son fils ?

— Oui.

— Ce n'est pas toi qui as appuyé sur la détente.

— Non, il s'est pendu. Mais j'aurais aussi bien pu serrer le nœud autour de son cou.”

Elle me regarda un moment. “Peut-être que tu ferais mieux de ne pas venir à la présentation ce soir. Dans l'état où tu es, ça ne servirait à rien. Sans parler du fait que tu es épuisé. On a besoin que tu sois au meilleur de ta forme pour la tournée. Paulie peut se charger de la présentation à ta place.

— Pas ce soir. Je vais tester sur scène le nouveau pack Gold de marketing internet. J'ai besoin de voir la réponse du public par moi-même.

— Et tu es sûr que tu vas y arriver ?

— J'y arrive toujours. Le spectacle doit continuer.

— Il peut continuer sans toi. Je crois que tu as besoin de faire un break. Venise est magnifique en cette saison.

— Je fais mon *road trip* en Harley.

— Et ton rêve ne te laisse pas de répit ?

— Ce n'est qu'un rêve.

— Il est peut-être prémonitoire.

— Tu sais bien que je ne crois pas à ce genre de conneries.”

Elle secoua la tête. “Je sais. Si on ne peut pas le toucher, ça n'existe pas.” Elle tourna son attention vers le paquet posé sur mon bureau : grosse comme une boîte à chaussures, une boîte noire brillante ornée d'une inscription en gaufrage doré : INTERNET GOLD. “C'est le nouveau produit ?

— Le prototype.” Je le poussai vers elle.

Elle le prit et l'observa d'un air admiratif. “C'est un très bel objet.

— À sept mille cinq cents dollars, il vaudrait mieux.”

Elle reposa la boîte sur mon bureau. “C'est ce qu'on facture ?

— Tu sais comment ça marche. On facture le maximum qu'on peut leur soutirer. C'est ce que je veux déterminer ce soir."

Amanda resta silencieuse un moment, puis : "Tu as été beaucoup sous pression ces derniers temps. Et tu fais ce rêve récurrent. Est-ce que tu as envisagé d'en parler à quelqu'un ?

— C'est ce qu'on est en train de faire.

— Je veux dire un professionnel." Quand elle vit que je ne répondais pas, elle ajouta : "Comme un psychiatre.

— Crois-moi, c'est pas demain la veille.

— Pourquoi pas ?

— Pour commencer, parce que je ne suis pas fou.

— Tu n'as pas besoin d'être fou pour parler à un psychiatre. Tu lui parles justement pour ne pas le devenir. Peut-être que ça t'aiderait à comprendre pourquoi tu fais toujours ce même rêve.

— Je n'ai pas besoin d'un psy pour me dire pourquoi je fais ce rêve.

— Alors dis-moi pourquoi ?"

Je poussai un soupir de frustration. "Je n'en ai aucune idée.

— Ça m'a aidée pendant mon divorce de parler à un professionnel." Elle se leva brusquement. Elle me connaissait suffisamment pour savoir quand elle défendait une cause perdue. Elle vint jusqu'à moi et m'embrassa sur la joue. "Tu es tellement têtu. Je me fais du souci pour toi. Promets-moi au moins d'y penser. Je connais quelqu'un de très bien." À mi-chemin de la porte, elle se retourna vers moi. "Au fait, j'ai envoyé un cadeau d'anniversaire pour Gabriel." Voyant que je ne répondais pas, elle ajouta : "Il a eu huit ans vendredi dernier.

— Je sais. Merci.

— Je t'en prie." Elle sortit de mon bureau.

Je savais que c'était l'anniversaire de mon fils, j'avais vu une photo de sa fête sur mon fil Facebook. Il portait un costume de Batman, avec du rembourrage pour figurer les biceps, la poitrine et les abdominaux. Mon ex-femme, Monica, était en train de couper le gâteau, lui aussi à l'effigie de la chauve-souris. Si j'exceptais la meilleure amie de Monica, Carly, je ne connaissais aucune des personnes qui l'entouraient.

Je n'avais pas pu m'empêcher de remarquer combien Monica était belle encore. J'avais beau ne pas lui avoir parlé depuis des

années, je pensais toujours à elle. Souvent. Je sais que ça peut sembler pathétique, mais j'avais ouvert un faux compte Facebook afin de pouvoir la suivre sur le réseau social. Après ce que j'avais fait, je savais qu'elle ne m'accepterait jamais comme ami.

Je posai ma tête sur le bureau. "Je n'ai pas besoin d'un psy. Je ne suis pas un escroc." Je poussai un lourd soupir. "Tu es en train de parler tout seul. Tu deviens complètement cinglé."

Je ne crois ni aux mythes, ni à la magie. Je comprends si peu de ce que je vois ; je n'ai nulle envie de perdre mon temps avec ce que je ne peux pas voir.

JOURNAL DE CHARLES JAMES

Amanda et moi partîmes pour le séminaire de Milwaukee vers seize heures et prîmes l'Intersate 94 qui longe la rive occidentale du lac Michigan. J'avais déjà fait le voyage en moins d'une heure et demie mais cette fois il nous fallut plus de deux heures. Un accident quelques kilomètres au nord d'Evanston ralentissait fortement la circulation.

Tandis que je tentais de naviguer au milieu de ce chaos, Amanda regardait par la fenêtre. "Tu sais qu'il y a des monstres, là, dehors, lâcha-t-elle.

— Je les ai rencontrés. On les appelle des contrôleurs des impôts.

— Je voulais dire dans le lac.

— Dès qu'une étendue d'eau atteint une certaine envergure, elle a droit à son monstre mythique. Tu ne crois quand même pas sérieusement à ce genre de choses.

— C'est un vaste monde et je crois qu'il y a encore des choses cachées dans l'eau que nous ne connaissons pas. On a exploré davantage l'espace que nos propres océans. Et puis les gens ont vu des choses.

— Des choses ? Comme le monstre du loch Ness, tu veux dire ?

— Exactement. Et Bigfoot.

— Et pourquoi pas le lapin de Pâques, tant que tu y es.

— Arrête de te moquer.

— Si la vie m'a appris une chose, dis-je en riant, c'est qu'en règle générale les gens sont idiots. Je suis sûr qu'ils voient bien des *choses*, simplement ce n'est pas ce qu'ils croient. En l'espèce, des biologistes ont montré que les serpents aquatiques aperçus sur le lac Champlain étaient en fait des loutres qui nageaient à la file. De loin elles ressemblent à une créature bossue émergeant de l'eau.

— Je n'ai pas dit que tout était réel. Je dis juste que la terre et le ciel contiennent plus de choses que nous n'en connaissons.

— C'est pas de Shakespeare, ça ?

— Pourquoi est-ce que tu es aussi rabat-joie ?

— Je suis toujours rabat-joie. Et je ne crois pas à ce que je ne vois pas, et à moitié à ce que je vois. Le monde entier n'est qu'un vilain tour d'illusionniste. Des ombres, des miroirs. Je peux te le dire, je suis un magicien moi-même.

— Ça c'est vrai", répondit-elle en regardant au-dehors. Après un moment elle poussa un long soupir. "Quand même, tous les mythes ne sont pas faux.

— Cite-m'en un.

— Le Mapinguari."

Je tournai les yeux vers elle. "Le lapin gorille ?

— Le Mapinguari. Une créature dans le genre de Bigfoot en Amérique du Sud. Elle a été vue par des milliers d'autochtones.

— Oui, des autochtones sans la moindre éducation et bourrés de superstitions disent qu'ils ont vu un monstre. C'est forcément vrai.

— Je n'ai pas fini. Les récits étaient si nombreux que des anthropologues américains y sont allés pour voir s'ils pouvaient trouver quelque chose. Ils ont découvert que chaque tribu, dans la région, avait fait des dessins du monstre absolument identiques, alors même que la plupart d'entre elles n'avaient jamais été en contact avec aucune autre. Les scientifiques pensent que ça pourrait être un descendant du paresseux géant, qu'on croyait éteint depuis des millénaires.

— Où est-ce que tu as lu ça, dans *Infos du monde* ?

— Dans le *New York Times*."

Je me contentai de sourire.

“Bah alors, fit-elle, qu’est-ce qui t’arrive ? Tu as perdu ta langue ?
— Un lapin gorille me l’a prise.”

Elle rit et secoua la tête. “Tu es infernal.” Puis elle ajouta : “Et Bigfoot existe bel et bien. Mon grand-oncle l’a vu.”

Elle est loin l'époque de Walter Cronkite, où les journalistes rapportaient l'information plutôt que de la fabriquer. Aujourd'hui la seule différence entre la fiction et les informations c'est que la fiction, pour être acceptée, doit avoir un fondement de réalité.

JOURNAL DE CHARLES JAMES

Nous arrivâmes à l'InterContinental vers dix-huit heures quinze, presque une demi-heure plus tard que je ne l'avais prévu. La journaliste était déjà là. C'était une femme à l'air agressif et anémique avec des cheveux jaune paille et un monosourcil – la version Wisconsin de Frida Kahlo. Elle sentait le ressentiment à vingt mètres. Elle se leva en me voyant approcher.

“Monsieur James ? fit-elle, la voix teintée d'une once de civilité.

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre, répondis-je. Nous avons été pris dans la circulation.

— J'ai cru comprendre qu'un lieu avait été prévu pour l'interview.

— Par là, dit Amanda en s'avançant. Je suis Amanda Glade, l'assistante personnelle de Mr James. Suivez-moi, s'il vous plaît. C'est à l'arrière du restaurant.

— Merci”, fit la femme sèchement.

Amanda s'entretint brièvement avec l'hôtesse d'accueil du restaurant avant de nous guider. Le restaurant était bondé et j'étais impressionné qu'Amanda ait réussi à nous procurer une salle privée. Je m'assis avec la journaliste à une table éclairée à la bougie.

“Puis-je vous commander quelque chose à boire ? demanda Amanda.

— Je prendrai un scotch, fis-je.

— Rien pour moi”, dit la journaliste alors qu’il en aurait bien fallu une douzaine pour la détendre un peu. Elle faisait partie de ces femmes qui semblent perpétuellement en train de passer une mauvaise journée. Ou alors elle marchait avec un clou dans sa chaussure. Ou les deux.

Elle alluma un magnétophone numérique et le posa sur la table. “J’aimerais enregistrer notre interview. Cela ne vous dérange pas ?

— Pas le moins du monde.

— Très bien, dans ce cas commençons.” Elle leva les yeux vers moi. “C’est votre première fois à Milwaukee ?” C’était le tour de chauffe.

“Non. Je suis venu plus d’une dizaine de fois.

— Et on vous a laissé revenir ?”

C’était parti. Je la regardai dans les yeux. “Ce sera votre ton durant toute l’interview ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.”

Je continuais de la dévisager. “Ou bien vous mentez, ou bien vous êtes incroyablement obtuse. Vous croyez que vous êtes la première journaliste qui essaie de mener une interview à charge avec moi ?

— Non. Étant donné votre réputation, j’imagine que vous en avez rencontré un certain nombre.”

Touché.

Une serveuse m’apporta mon verre et le posa sur la table devant moi.

“Est-ce que vous pourriez essuyer cette table, s’il vous plaît ?” demandai-je.

Elle regarda la table, qui devait lui sembler, comme à la journaliste, parfaitement propre. “Bien sûr, monsieur.” Elle prit un chiffon sur une table voisine et se mit à essuyer.

“Et ici”, dis-je, pointant un endroit qu’elle avait oublié.

Elle l’essuya et se tourna vers moi. “Est-ce que ça ira ?”

“Très bien, merci.” Je lui donnai un billet de vingt et pris une gorgée de mon verre sous le regard de la journaliste. “Vous disiez ?

— Vous devez admettre qu'on dit beaucoup de choses négatives sur vous.

— Vous savez, je ne suis tenu de rien. Pas même de répondre à cette interview." J'envisageai de la planter là mais décidai finalement de rester pour voir si je pouvais infléchir la direction de l'interview. C'était comme un jeu d'échecs émotionnel. J'adore les échecs. Je repris : "Citez-moi une personne qui ait fait quoi que ce soit d'important sans s'attirer la critique. Aristote a dit que le seul moyen d'éviter la critique, c'était de ne rien dire, de ne rien faire et de n'être rien." Je repris une gorgée, puis : "Trois arts dans lesquels vous êtes passée maître."

Sa mâchoire se contracta. "On a qualifié votre programme d'enrichissement d'imposture, et comparé votre capacité à soustraire de l'argent aux gens à rien moins qu'un viol psychologique.

— *On ? Qui ça, on ?*

Elle sortit une feuille de papier de sa sacoche. "Des personnes qui ont assisté à vos séminaires. Voici une liste de quelques commentaires récoltés sur internet. Je n'ai eu aucune difficulté à les rassembler ; il y en avait des centaines.

Charles James prouve que P. T. Barnum avait raison :
un gogo naît chaque minute.

Comment savoir si Charles James est en train de mentir ?
Il a la bouche ouverte.

Charles James affirme descendre en droite ligne
de Jesse James. Je veux bien le croire. Ce type est un escroc
et un hors-la-loi.

Elle me regarda. "Qu'est-ce que vous répondez ?"

Je m'enfonçai dans ma chaise, les mains croisées derrière la tête. "Que voulez-vous que je vous dise ? Il y a toujours des gens pour vous haïr.

— Est-ce qu'ils ont des raisons de vous haïr ?

— Votre question est absurde. Le premier idiot venu peut se mettre en colère contre tout et n'importe quoi, même des choses imaginaires. Dans la clientèle que nous attirons, il y a un certain

pourcentage de gens qui n'ont jamais accepté d'être responsables de leur vie. Ce sont ceux qui croient qu'ils peuvent devenir riches sans faire le moindre effort. Certains n'ouvrent même pas les packs qu'ils ont achetés ou n'écoutent pas les leçons.

— Mais vous vendez l'idée que le succès est à la portée de *tout le monde*. Vous le croyez vraiment ?

— Bien sûr. Même vous. Et pourquoi pas d'ailleurs ? Citez-moi une grande université qui ne fonde pas sa publicité sur une promesse implicite de réussite. La vérité, en revanche, c'est celle-là : est-ce que tous les étudiants qui passent à Harvard en sortent avec un salaire à six chiffres ? Non. Juste un prêt étudiant à six chiffres. Est-ce qu'on s'attaque à Harvard pour autant ? Non, et c'est normal. Parce que les esprits rationnels acceptent le fait que chaque étudiant est personnellement responsable de sa réussite. Les études peuvent vous mettre le pied à l'étrier, elles ne garantissent pas la réussite pour autant. À cet égard, rien ne nous différencie d'Harvard, ni de n'importe quelle université, d'ailleurs."

Elle me contempla d'un air incrédule. "Vous êtes vraiment en train de comparer votre programme à Harvard ?

— Non, dis-je en secouant la tête. Je ne rabaisserai pas notre programme jusque-là. La valeur de ce que j'enseigne est bien supérieure. Je suis dans le monde réel, alors que la plupart des profs de fac vivent au pays des rêves bleus. Je suis le fils d'un travailleur émigré pauvre, et aujourd'hui je conduis une Aston Martin. Quand j'étais petit, je me levais tôt le samedi matin et je fouillais les bennes à ordures pour récupérer la nourriture que jetaient les gens. Et vous ? Vous avez déjà fouillé une benne à ordures pour y trouver votre dîner ?"

Elle plongea la tête dans ses feuilles. "La Commission fédérale du commerce a statué que..."

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Vous avez déjà fouillé une benne à ordures à la recherche de nourriture ?"

Ma question la contrariait. "Non.

— Alors que savez-vous de ce que je fais ? Laissez-moi deviner : papa et maman vous ont envoyée à l'université Sarah Lawrence, où vous avez obtenu votre licence en études féministes et journalisme."

Elle me regarda avec surprise. "Vous m'avez googlée ?

— Je n'ai pas eu besoin. Nous nous sommes déjà rencontrés.

— Nous ne nous sommes jamais rencontrés.

— Oh que si. Des femmes comme vous, on en trouve à la douzaine dans chaque quotidien américain. Les pseudo-journalistes comme vous sortent tous du même moule. Vous n'êtes pas éduqués, vous êtes endoctrinés. On ne vous apprend pas à penser, mais à régurgiter la ligne du parti et à vous taper sur l'épaule, sûrs de votre suprématie morale.”

Son visage se tendit sous le coup de la colère. “Est-ce que c'est ce que vous dites aux gens qui participent au Séminaire Richesse Charles James ? De penser par eux-mêmes ? Ou bien est-ce que vous le faites pour eux ?

— Je ne m'abaisserai pas à répondre à une question aussi stupide.”

Elle vérifia son magnétophone, puis : “Vous prétendez être un descendant de Jesse James ? C'est vrai ou c'est pour le show ? Et souvenez-vous, je compte bien faire du fact-checking.

— Mais fact-checkez tant que vous voulez. Je peux vous envoyer mon arbre généalogique, si vous voulez. Oui, je suis son descendant direct. Jesse James est mon arrière-arrière-arrière-grand-père du côté de ma mère. Et oui, c'est aussi pour le show.

— Parlez-moi de votre enfance.

— Je l'ai déjà fait.

— À part le fait de fouiller dans les bennes à ordures, qu'y a-t-il d'autre à retenir de votre vie ?”

Je la regardai un moment avant de lâcher un “Non”.

En dépit du ton de l'interview, elle parut surprise de ma réponse. “Pourquoi ?

— Ce petit garçon a suffisamment souffert. Je ne laisserai pas votre suffisance et votre élitisme juger une chose que vous êtes incapable de comprendre, et de loin. Vous prétendez défendre les pauvres, les défavorisés, les minorités. Mais quand l'un d'entre nous réussit pour de bon, le vrai visage de votre racisme refait surface.”

Elle ajusta ses lunettes. Elle avait sa dose. “Une dernière question.

— Oui.

— Est-ce qu'il vous arrive de vous sentir coupable d'avoir ruiné des vies ?”